



Santé  
Canada

Health  
Canada

# JOHNNY NATIONAL, SUPER HÉROS DE TOMSON HIGHWAY







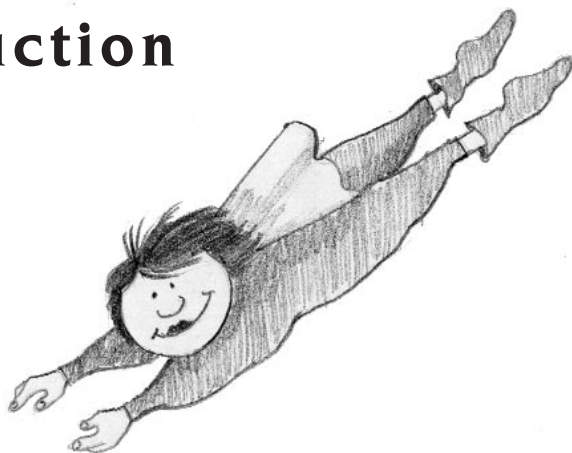
# JOHNNY NATIONAL, SUPER HÉROS



PROGRAMME D'AIDE PRÉSCOLAIRE  
**AUX AUTOCHTONES**



# Introduction



Voici notre histoire, l'histoire de tous ceux qui vivent avec nous l'aventure du Programme d'aide préscolaire aux Autochtones, de leur famille, de leur passé et de leur patelin. Une histoire qui est aussi comme une fenêtre ouverte sur notre avenir.

Johnny National, Suzie Sunset et tous les autres dont nous allons bientôt faire la connaissance habitent Winnipeg, au Manitoba. Ils vont nous raconter leur histoire, espérant que le pouvoir des images et des mots raffermisse notre compréhension de l'importance et de la valeur du Programme d'aide préscolaire pour les enfants et les familles. Lisez ou écoutez l'histoire, et donnez aux enfants, aux parents, aux aînés, aux joueurs de tours et autres, les visages et les noms des gens de chez vous. Johnny National, super héros, c'est l'histoire vécue de gens que les participants au Programme d'aide préscolaire connaissent bien, des gens que nous aimerions présenter aux autres Canadiens.

Quelque 3 500 enfants autochtones participent au Programme d'aide préscolaire aux Autochtones, un peu partout au Canada, dans des villes de taille diverse et dans de plus petites collectivités éparpillées sur les côtes, dans les plaines, les régions boisées et le grand nord. Les enfants sont Métis, Inuits, ou des Premières nations. Le passé et les valeurs culturelles des populations locales sont l'inspiration de chacun des centres PAPA. On le sent bien dans les activités culturelles du programme, sans compter la quasi trentaine de langues autochtones parlées dans les classes.

Dans les centres PAPA, on enseigne d'une manière que les parents et les enfants aiment. Il faut voir les gigues endiablées des petits Métis (la gigue étant une danse traditionnelle métisse), les chants gutturaux des enfants inuits et les danses de pow-wow des enfants des Premières nations! De telles scènes, colorées et pleines de gaieté, ne

doivent pas faire oublier une réalité plus subtile, celle de tous ces enfants, dans une bonne centaine de centres PAPA, qui prennent conscience de leur identité autochtone et apprennent à en être fiers.

L'auteur, Tomson Highway, est un conteur, dramaturge et musicien cri. Il a visité un grand nombre de sites et, au contact des enfants, constatant les similitudes et les différences entre les centres, il a tissé la toile de fond de cette histoire à partir d'une vision hétérogène du programme. Tomson a également parcouru des lettres et des rapports de parents ou de membres du personnel qui décrivaient leurs perceptions et leur vécu vis-à-vis du programme. L'histoire de Johnny et de Dorothée National est, en quelque sorte, un condensé des expériences de ces participants au PAPA.

De nombreuses « Dorothée » témoignent que grâce au soutien du PAPA, elles ont acquis l'assurance nécessaire pour retourner à l'école ou trouver un emploi. Les mères et les pères sont heureux des occasions offertes d'améliorer leurs compétences parentales et, de ce fait, leur relation avec leurs enfants. Ils sont fiers de les voir maîtriser de nouvelles habiletés et adopter un meilleur comportement. Les jeunes mères parlent de leur isolement et de leur timidité; elles expliquent comment le fait de côtoyer le personnel et les autres parents leur a permis de nouer de nouvelles amitiés et de découvrir des ressources dans la collectivité, et comment leur vie personnelle en a été enrichie. Un grand nombre de ces femmes signalent que leur participation au comité de parents les a aidées à développer de nouvelles habiletés et leur confiance en soi.

Certains pères qui participent au PAPA expriment la frustration qu'ils éprouvent à vouloir donner le bon exemple à leurs enfants alors qu'ils sont sans emploi. Dans une seule ville, au moins trois de ces pères ont trouvé un emploi comme cuisinier ou chauffeur d'autobus pour le PAPA. Leur expérience du bénévolat en classe, ainsi qu'en tant que membres des comités consultatifs de parents, a enflammé leur enthousiasme à l'égard du PAPA, et ils sont fiers de faire partie de l'équipe.

Leur participation au programme a permis à plusieurs parents et grands-parents d'être engagés à titre d'aide-éducateurs, et certains ont entrepris une formation en petite enfance. D'autres, qui n'avaient encore jamais détenu un emploi, occupent maintenant un poste où leurs talents sont mis en valeur et où ils sont encouragés à profiter des occasions de formation. Il y a aussi quelques cas bouleversants de mères qui étaient dans des situations désespérées à cause de dépendances ou de relations ou d'habitudes de vies mal-

saines, et qui ont trouvé la force de commencer une nouvelle vie grâce à l'encouragement des autres parents et du personnel, ainsi qu'au soutien d'organismes vers lesquels on les a référées.

Les éducatrices à la petite enfance du PAPA et les institutrices de maternelle soulignent que les enfants qui ont fréquenté le PAPA entrent en maternelle très bien préparés. Dans certaines collectivités, on a même dû réviser le programme éducatif pour répondre aux besoins de ces élèves éveillés qui possèdent des aptitudes sociales et scolaires supérieures à ce que l'on observait chez les groupes d'avant le PAPA. Dépistés par un personnel attentif, de nombreux enfants sont dirigés vers les spécialistes susceptibles de les aider, et reçoivent un diagnostic et un traitement précoces pour des problèmes de santé ou des troubles d'apprentissage.

Bien qu'il s'agisse d'un groupe d'enfants vivant en milieu urbain, la classe de Johnny National ressemble à bien d'autres classes des centres PAPA un peu partout au Canada. Malgré cela, les composantes du Programme prennent divers aspects pour refléter les particularités régionales et culturelles des collectivités. Dans un centre inuit, le repas ou la collation peut se composer de ragoût de caribou ou d'omble arctique, alors qu'en Saskatchewan on pourra offrir des plats de riz sauvage et des muffins aux baies d'amélanchier. Encadrées par les aînés, les activités culturelles varient selon les traditions locales. La diversité culturelle s'exprime le plus souvent par la danse, les contes, la cueillette et la préparation de la nourriture et la participation aux cérémonies.

Les contes traditionnels sont diversifiés, comme l'Esprit qui les habite. Weesageechak, Nanabush, le Corbeau, le Coyote, la Femme souris, Sedna et Lumaaq comptent parmi les personnages qui dispensent leurs enseignements aux enfants réunis en cercle autour du conteur. Ils nous accompagnent dans l'histoire de Johnny National, super héros.

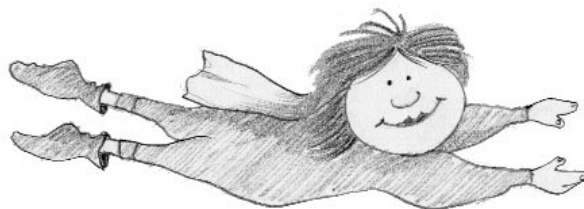
Lynne Robertson

Analyste de l'évaluation nationale

Programme d'aide préscolaire aux Autochtones  
(collectivités urbaines et nordiques)

Santé Canada

Novembre 2000



# Johnny National, Super Héros

## une histoire sur le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones qui pourrait être vraie



Jonathan Charles National a quatre ans. Il habite Winnipeg. Il préfère de beaucoup qu'on l'appelle « Johnny National ». Pourquoi? Parce que son grand frère Cody lui a dit, un soir, alors qu'ils étaient sur le point de s'endormir : « ça ressemble à Superman ou à quelque chose comme ça ». Depuis ce soir-là, Johnny National adore ce nouveau nom plus court et même, quelquefois, il rêve qu'il vole dans le ciel vêtu d'une cape et de collants rouge vif, comme l'homme dans les bandes dessinées de son frère. Sauf que la cape de Johnny National n'est pas toute rouge comme celle de Superman. Elle a une bordure rouge en haut et une autre en bas. Entre les deux c'est blanc, blanc avec une grosse feuille d'érable rouge au centre.

Comme il est cri, Johnny National a le teint cuivré. Ses cheveux raides et noirs lui tombent sur les oreilles et il a des yeux très foncés qui quelquefois ont l'air de boutons de manteau luisants. Et il est tout petit, à peine plus d'un mètre. Ce qui inquiète un peu Dorothée National; et si son enfant était nain? Non, impossible, il n'y a aucun nain dans son arbre généalogique, aucun. Mais elle trouve que son petit garçon est un peu maussade; il ne sourit pas assez. Que faire pour accrocher un sourire à cette petite bouche plus souvent? C'est le défi que doit sans cesse relever Dorothée National. Dorothée National, vous l'avez deviné, est la mère de Johnny National.

Johnny National est né à Winnipeg, mais son « peuple » est originaire d'une réserve tout au nord de la province. Du moins, c'est de là que provient la famille de sa mère. Achagoosis Falls (en cri « Chutes de la petite étoile ») est le nom de cette réserve qui est à douze heures au nord de Winnipeg. Ça, c'est si on y va en autobus. En voiture ça prend un peu moins de temps, d'après Dorothée National.



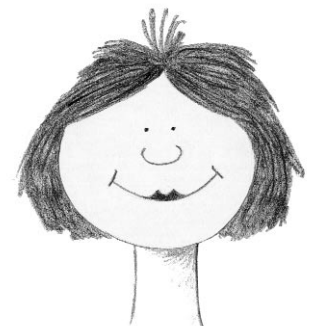
Mais le petit Johnny National n'y est allé qu'une fois à Achagoosis Falls, et pas en voiture, parce que sa mère n'a pas les moyens de s'en acheter une. De plus, elle n'a jamais appris à conduire. Alors, la fois où Johnny National est allé à Achagoosis Falls, c'était en autobus. Et il n'avait que deux ans. Alors comment s'en souvient-il? Il ne s'en souvient pas, pas vraiment. Il se rappelle très vaguement le visage de son grand-père, c'est tout.

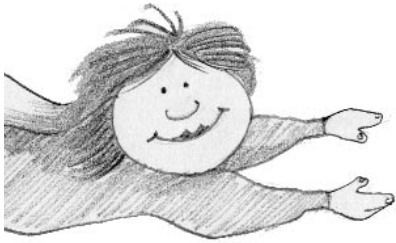
Là-bas. Le visage brun et ridé du vieux Lazurus National qui regardait d'en haut le tout petit Johnny National, comme du haut du ciel. Il disait des mots que le petit garçon ne comprenait pas. Et puis il s'en est allé, laissant petit Johnny National tout seul. Qu'est-ce que grand-papa lui avait dit?

Johnny National de Winnipeg (bien qu'il préfère « Johnny National de Achagoosis Falls », même s'il sait qu'il n'y est allé qu'une fois) ne connaît pas son père. En fait, il ne sait pas qui est son père. Personne ne le sait. On se demande si Dorothée National elle-même le sait. C'est ce que les gens sur la réserve ont dit et que Dorothée National n'a pas tellement aimé. On croit que cet homme, le père de Johnny National, pourrait être autochtone, du moins en partie, et qu'il pourrait venir de l'est. Ainsi, il pourrait être Ojibway, ou Mohawk, ou même Micmac. Si Dorothée National en sait quelque chose, elle ne le dit pas. Ce qui signifie qu'au bout du compte, le petit Johnny National est seulement à demi cri, sa deuxième moitié est un mélange de conjectures abracadabrantes, de spéculations futiles, ou de purs comérages, ce qui, comme tout Indien le sait, n'est pas la meilleure source d'information au monde.

Dorothée National a vingt-six ans. En plus de son Johnny, elle a un autre enfant, un garçon de sept ans nommé Cody. Seulement, elle a eu Cody d'un autre homme. Autrement dit, le père de Johnny National et le père de Cody National, même si les garçons sont des frères, sont deux hommes complètement différents. Et tous les deux, de lointains souvenirs dans la vie de Dorothée National, de Cody National et de Johnny National.

Malheureusement, Johnny National ne passe pas autant de temps qu'il le voudrait avec son frère unique. Comme il a sept ans, Cody National est déjà en première année à l'école publique Stevenson qui se trouve dans la partie nord-ouest de Winnipeg, près de l'avenue McPhillips. Et comme Dorothée National est seule — elle n'a pas de mari, pas de petit ami, personne au monde pour l'aider à élever ses garçons — elle doit donc travailler. Mais parce qu'elle a tout juste une





dixième année, le meilleur travail qu'elle a pu trouver est celui de femme de chambre à l'hôtel Radisson, sur le route de l'aéroport. Dans pareil cas, c'est-à-dire avec un frère à l'école et une mère au travail, Johnny National serait resté seul à la maison. Mais il y a eu trois circonstances heureuses.

La première, c'est que Camélia Oocheestatay vit à Winnipeg. Qui est Camélia Oocheestatay? Elle est la sœur de Dorothée National, plus âgée d'une dizaine d'années, et le seul membre de la famille de Dorothée National, laquelle compte cinq filles et cinq garçons, à avoir quitté la réserve pour tenter sa chance en ville. Et les parents de ces deux sœurs, c'est-à-dire de Dorothée et de Camélia, autrement dit les grands-parents de Johnny? Dans la soixantaine avancée, Lazurus et Arlette sont toujours en vie, mais ils ne vont pas très bien; chacun porte une « mistik ooskat » (« une jambe de bois » ou prothèse en langue crie) parce que le diabète a rendu l'amputation nécessaire. Même si cela est très malheureux, tout n'est pas noir du côté de la famille élargie; Johnny National se trouve à passer une journée, presque à chaque semaine, avec sa grincheuse de tante Camélia Oocheestatay. (Oocheestatay, en passant, veut dire « cartilage » en crie; Camélia Oocheestatay a épousé, il y a vingt ans, un Cri du nord de l'Alberta, poseur de placoplâtre.)

La deuxième circonstance heureuse est qu'Arabella McBobbin habite juste à côté. Parce que c'est à l'appartement de madame McBobbin, aussi délabré soit-il, que Dorothée National laisse Johnny National quand elle va travailler, c'est-à-dire les quatre jours par semaine où Camélia Oocheestatay est elle aussi au travail.

La troisième circonstance heureuse est qu'il existe, à Winnipeg, un Programme d'aide préscolaire aux Autochtones. Autrement, Dorothée aurait vraiment été dans le pétrin. Et Johnny National aurait été encore plus mal pris. Pourquoi? Parce que c'est presque sûr qu'il serait resté chez la voisine, Arabella McBobbin, et que Dorothée National n'est pas tout à fait certaine que cette dame s'occupe bien de son enfant. En fait, c'est une situation qui la rend de plus en plus mal à l'aise.

Tout d'abord, l'immeuble qu'ils occupent est une de ces habitations subventionnées à trois étages en briques rouges et en très mauvais état. Ces immeubles de dix-huit appartements sont disposés en rangées de quatre et tout à fait identiques, comme des petits pois. Ils se trouvent dans un quartier de la ville qui a mauvaise réputation, c'est-à-dire que des revendeurs de drogues, des « motards », même des

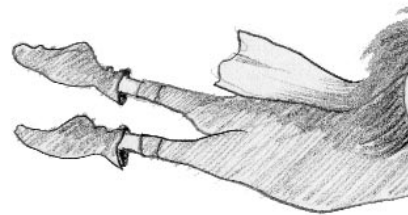
prostitués — hommes et femmes — y vivent ou le fréquentent, surtout tard la nuit. C'est ce qu'on raconte... Mais avec son maigre salaire de trois cent cinquante dollars par semaine pour une famille de trois, Dorothée National n'a pas d'autre choix.

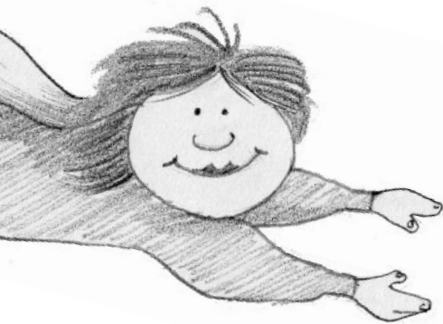
Imaginons que Johnny National soit laissé indéfiniment dans un tel endroit. Qui sait ce qui lui arriverait? Après tout, Arabella McBobbin n'a-t-elle pas la fâcheuse habitude de laisser les enfants qu'elle garde en liberté dans les couloirs de l'immeuble, dans les rues, dans les ruelles où l'on trouve des seringues et des condoms souillés, des vies gâchées, où tout est insalubre? Et Johnny n'est-il pas un des cinq petits enfants dont s'occupe Arabella McBobbin presque tous les jours de la semaine? Il pourrait finir par sejoindre avec un de ces gangs de jeunes Indiens dont on parle dans les journaux et dont quelques-uns des membres ont seulement huit ans, a lu Dorothée National. Des enfants qui vendent de la drogue pour des caïds, des enfants qui tuent, avec des armes à feu, des enfants qui tuent des gens! Elle ne veut même pas y penser.

Sûrement que tôt ou tard la Protection de l'enfance entendrait parler de la « situation » et vlan!, le gouvernement réclamerait Johnny National. Et qui sait quel enfer Dorothée National devrait traverser pour tenter de ravoir sa garde? Plus d'une fois, c'est vrai, elle a fait des cauchemars de ce genre. Voici comment ça se déroule...

Le gouvernement met Johnny National en adoption; c'est déjà arrivé plusieurs fois avant, à bien d'autres. Dorothée National prie quand elle fait de tels cauchemars, bien que les risques soient faibles de nos jours. Mais disons qu'il est adopté par une famille non autochtone — riche, bien intentionnée, gentille et tout — et qu'il s'en va très loin, au Texas par exemple, ou aux Pays-Bas, ou même en Australie. C'est déjà arrivé plusieurs fois avant, à bien d'autres.

Dorothée National continue de se tourmenter; en réalité, le petit Johnny National vient d'être enlevé, il a été « coupé » de sa famille, « coupé » de sa collectivité, « coupé » de son pays, « coupé » de ses origines comme beaucoup, beaucoup d'autres enfants indiens par le passé. Ce qui veut dire que sa vie vient d'être sectionnée en plein cœur. Qu'il en soit pleinement conscient ou non en ce moment, sa vie a tout de même été déchirée, mise en pièces, complètement perturbée. Et s'il est vrai que les six premières années dans la vie d'un enfant sont déterminantes, que l'équilibre du futur adulte en dépend : « Eh bien, nous venons tout juste d'être témoins de l'échec d'une vie : petit Johnny sera un être manqué », murmure





Dorothée National étendue à fumer une cigarette en fixant le plafond. Elle ne sait même plus si elle est éveillée ou endormie, ces images défilent dans son esprit tellement vite, l'une après l'autre, sans fin.

Comme Johnny National ne serait âgé que de quatre ans lors de ces événements, il est fort probable qu'il se rappellerait avoir été enlevé des bras de sa mère. En fait, il ne l'oublierait jamais. Même s'il essayait d'effacer cet épisode, il en serait incapable. Ce qui veut dire que les chances de se remettre d'un tel choc, de se remettre complètement, de guérir totalement, en ce qui concerne Johnny National, seraient pratiquement nulles. Les réactions post-traumatiques, les flashbacks et même les rêves récurrents, sous quelque forme, à un niveau ou l'autre de son subconscient, le suivraient jusqu'à l'âge adulte, jusqu'à la vieillesse, jusque sur son lit de mort, que sa mort survienne à soixante, quatre-vingt, quatre-vingt-dix ou cent ans. Imaginez, souffrir et souffrir aussi fort, aussi longtemps.

Et toutes les conséquences de ce traumatisme sur son mariage, ses enfants, son travail. On dit que les hommes les plus haineux, les plus cruels, les plus méchants, les plus puissants — et aussi les plus à plaindre — de l'histoire du monde sont ceux qui ont connu des souffrances psychologiques inhumaines à un très jeune âge, c'est-à-dire au cours des six premières années de leur vie.

Ou vous les rencontrez dans la rue, les meurtris et les écorchés — ceux qui ne sont pas assez malins pour entrer dans la course folle au pouvoir, comme les dictateurs du monde — des âmes perdues, pitoyables recroquevillées sur des bouches d'air, tendant les mains, vous quêtant de l'argent; ou encore vous les voyez dans les salles au sein des conseils de direction nationaux, bousculant d'autres personnes, les traitant avec grossièreté, avec cruauté, essayant désespérément de prouver qu'ils sont les plus forts, qu'ils sont ceux qui méritent le plus votre éternelle admiration, votre adulation sans borne, votre amour implicite, explicite et inconditionnel. Vous les voyez à la tête de grandes entreprises, des entreprises gigantesques avec le pouvoir de décider, on pourrait presque le jurer, quand aura lieu la fin du monde. Et quelquefois vous les voyez même, et si vous ne les avez pas encore vus, ça viendra, à la tête des gouvernements.

Non seulement les dommages causés à l'âme de Johnny National seraient-ils considérables, ils seraient irréparables et ils se répèteraient sur les gens qui l'entourent et même sur ceux qui ne le connaîtraient jamais. «Après tout, les prisons de tous les pays ne sont-

elles pas remplies de cas semblables? Et ne payons-nous pas sans cesse, nous tous, avec nos impôts, pour les faire vivre, année après année? », crie maintenant l'homme à la télévision à Dorothée National, comme un prêcheur devenu fou. Dorothée National ne sait pas vraiment si elle entend tout ça, mais ce torrent de mots est là. Et elle n'en comprend que la moitié.

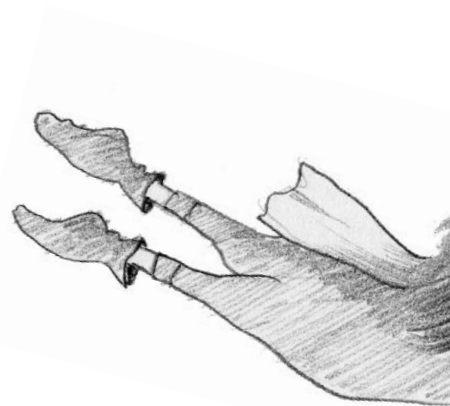
Puis elle se réveille. Elle est assise, raide comme un piquet. Elle transpire, transpire à profusion. Mais Dieu merci, son bébé dort paisiblement juste là dans son lit avec son grand frère, à seulement un mètre d'elle. Elle prend une grande respiration. Puis elle quitte son lit et va l'embrasser, elle l'embrasse avec une tendresse presque violente. Puis elle regarde la lune. Personne ne lui avait dit qu'être mère ça serait comme ça!

Dieu merci, Johnny National n'a pas vécu l'enfer que Dorothée National vient de connaître en cauchemar, du moins pas encore. Dieu merci, Arabella McBobbin habite à côté. Dieu merci, Camélia Ocheestatay habite en ville même si sa petite maison est à plus de dix kilomètres en autobus. Et Dieu merci il y a le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones, parce que ainsi Johnny National est assuré de toujours rester avec sa mère s'il le veut. Et il peut rester avec son frère. Et il peut rester avec sa tante... même si elle rouspète constamment.

Cependant, une question demeure : où est le père de Johnny National? Et pendant qu'on y est, où est le père de Cody National? Et aussi, où sont les pères des trois quarts des amis de Johnny National au centre d'aide préscolaire aux Autochtones du Kimoosoom Papoo sur le boulevard Ballantyne? Est-ce que quelqu'un est venu les assassiner tous? Est-ce que quelqu'un est allé tuer tous les pères du monde? Qu'est-ce qui se passe ici?

Évidemment, pour une raison ou une autre, ils ne s'entendent pas avec les mères; les hommes ne s'entendent pas avec les femmes et les femmes ne s'entendent pas avec les hommes, du moins du moins en apparences. Au départ, est-ce qu'ils ont été faits l'un pour l'autre? Il faut se poser la question. Parce qu'il est certain que le père et la mère de Johnny National ne s'entendaient pas. Il l'a laissée, n'est-ce pas? Ou l'a-t-elle mis à la porte?

Johnny National est certain qu'il s'en souvient, mais là encore, il ne peut en être vraiment, vraiment, mais vraiment sûr. Il croit se rappeler des cris, ceux d'un homme et d'une femme, leurs éclats de voix qui percutaient contre le plafond éclairé par la lune de la toute petite



chambre qu'il partageait avec sa mère et son frère. Les roses sur le papier peint qui tremblaient, frémissant sous l'impact des mots. Et il se souvient, Johnny National se souvient, que les murs derrière le papier peint rose étaient très très minces parce qu'il pouvait les entendre, sa mère... et cet homme.

« Je l'aime! », Johnny National avait entendu l'homme crier, « J'aime mon fils! » Puis un coup. Puis sa mère qui gémissait. Johnny National avait eu si peur qu'il avait fermé les yeux, fermé les yeux très fort. Il s'était aussi bouché les oreilles. Il devait avoir deux ans; après tout, on dit que certains enfants se rappellent de choses, comme des couleurs, des odeurs ou des sons associés à des événements vécus quand ils n'avaient qu'un an. Tout ça pour dire que la seule chose dont Johnny National se souvienne à propos de cet homme est sa voix. Il ne l'a jamais vu. Il n'a jamais su son nom. Il ne l'a jamais touché. Il ne l'a jamais senti. Seulement la voix : « Je l'aime! J'aime mon fils! » Coup. Gémissements.

Alors, est-ce que cela signifie que Johnny National, une fois adulte, frappera les femmes en plein visage au clair de lune, tout comme cet homme qui criait et hurlait? Ou son imagination lui jouait-elle des tours ce soir-là, tout comme l'autre fois, hier n'est-ce pas? Dans la salle de jeu à « l'école » quand sa chanson préférée du film *Le Roi lion*, « L'amour brille sous les étoiles », jouait sur le lecteur de DC et qu'il a entendu les paroles d'un homme dehors, dans la rue, quelque part, et qu'il a cru reconnaître le mot « amour »...

En tout cas, il aime « l'école », comme il l'appelle, l'endroit où il se rend presque tous les jours, cette salle remplie de tellement de choses pour jouer, où il y a tellement de choses à apprendre.

Il faut dire que normalement l'éducation de Johnny National aurait été nourrie par sa très grande famille élargie, surtout en bas âge. Ce qui veut dire que sa mère « lui aurait enseigné l'essentiel », tout comme son père, ses quatre grands-parents, ses tantes et ses oncles et même ses cousins plus âgés — et Johnny National en a beaucoup, parce que sa mère vient d'une famille de douze : dix enfants, deux parents. Mais il ne s'agit pas ici de circonstances normales; elles sont pour le moins anormales. Parce que, vous voyez, non seulement Johnny vit-il loin de tous les membres de sa famille, exception faite naturellement de la redoutable et irritable Camélia Ocheestatay, mais ils ne parlent à peu près jamais à sa mère. Que la propre famille de Dorothee National ne lui parle à peu près jamais, leur fille, leur sœur, est une situation épouvantable, mais ça arrive, même dans les



meilleures familles. Dieu merci, il y a des gens qui sont gentils et qui pardonnent, comme Camélia Ocheestatay.

« Ils sont peut-être cent, ces salauds », grogne Dorothée National en frottant son aspirateur furieusement sur le tapis du Radisson, mais pour moi c'est zéro, rien, maw keegway, ça c'est le nombre de fois que je les vois, qu'ils me visitent, ou qu'ils m'appellent, c'est le nombre de fois où ils m'aident avec mes enfants ». Et laissez-moi vous dire que la brouille de Dorothée National avec sa famille a un lourd passé.

Pour commencer, Achagoosis Falls est une réserve catholique. Elle l'est depuis trois générations comme presque toutes les réserves du nord du Manitoba. Le problème, c'est que le type de catholicisme pratiqué à Achagoosis Falls en particulier est, disons, très strict. Par exemple, il est défendu d'épouser un protestant. Les missionnaires l'ont dit. Les gens obéissent. S'ils épousaient un protestant, à leur mort ils iraient droit en enfer. Les gens vivent donc dans la peur.

Malheureusement, c'est exactement ce que Dorothée National a fait. Ainsi, non seulement a-t-elle épousé un protestant — le père de Cody, un an avant sa naissance, un mariage qui n'a duré que deux ans — mais elle l'a épousé dans une église protestante, une Église Unie, pour être plus précis, à Portage La Prairie, à près de deux cents kilomètres à l'ouest de Winnipeg. C'était un péché mortel. C'est ce qui a séparé Dorothée National de sa famille à jamais. Ils ne se parlent plus depuis des années et ne se parleront probablement pas encore pendant longtemps. Exception faite, naturellement, de l'irritable mais compréhensive Camélia Ocheestatay.

Voici donc la situation : Dorothée National et sa petite progéniture vivent tout seuls dans la ville de Winnipeg sans personne pour les soutenir elle et ses enfants. Seulement elle-même.

Normalement, voyez-vous, Johnny National aurait vécu à Achagoosis Falls et ses discussions en langue crie avec ses vieux grands-parents auraient été un feu roulant de reparties. Il aurait tout appris sur son environnement naturel, sur les lacs, les rivières et les forêts du nord du Manitoba. Il aurait appris à pêcher, à chasser, à trapper le lièvre. Il aurait appris à écouter le vent, à s'orienter avec les étoiles, à raconter les histoires de Nanabush, le joueur de tours, ses diverses ruses et machinations avec le monde, les gens et le Grand Esprit K'si-mantou. Cependant, non seulement Jonathan passe-t-il ses journées à regarder la télévision chez la voisine, une vieille femme malodorante qu'il n'aime pas, mais il se sent aussi très très seul. Et il est en colère parce qu'il n'a pas de père comme les garçons qui



habitent un peu plus loin dans la rue ou comme les enfants que l'on voit à la télévision.

Et qu'en est-il de sa mère? Dorothee National est en colère et en plus, elle se sent très seule et a beaucoup de mal à gérer famille et maison. Autrement dit, elle est désespérée.

Mais un bon samedi de pluie, il y a tout juste deux ans, elle se retrouve à une petite fête au Centre d'amitié local, traînée là par une compagne de travail de l'hôtel Radisson, nommée Minnie Cook, une Métisse de quelque part sur la rive est du Lac Manitoba. Assise là devant un café tiède, Dorothee National tombe sur un dépliant posé sur la table, « Programme d'aide préscolaire aux Autochtones », y lit-on, écrit en grosses lettres noires. Il s'agit d'un programme pour les enfants autochtones d'âge préscolaire. Elle rapporte le dépliant à la maison, appelle le numéro inscrit au bas, fait évaluer sa situation et ça y est! Johnny National est inscrit au Programme d'aide préscolaire aux Autochtones. Elle n'a plus besoin de laisser son bébé chez madame McBobbin qui est pratiquement invalide et affreusement obèse, la voisine d'à côté qu'elle soupçonne, de toute façon, de ne pas bien prendre soin de son Johnny.

Quatre matins par semaine, un minibus vient prendre Johnny National chez lui — le chauffeur George N. Smith est un Saulteaux de Rousseau River toujours souriant — et on le conduit avec un groupe d'enfants d'à peu près son âge au Centre d'aide préscolaire aux Autochtones sur le boulevard Ballantyne, près du centre ville. Le centre s'appelle « Kimoosoom Papoo », ce qui veut dire en cri « Ton grand-papa rit ». C'est un excellent nom parce que c'est ce que font les enfants, ceux qui y vont; ils rient beaucoup avec les grands-papas (et les grands-mamans) qui s'y rendent deux fois par semaine, quelquefois plus souvent. (Et pourquoi appelle-t-on ce centre « Kimoosoom Papoo »

et non pas « Koogoom Papoo », qui veut dire « Grand-maman rit »? Parce que les gens qui ont fondé ce centre tenaient vraiment à honorer un vieil homme qui avait joué un grand rôle dans sa mise sur pied et qui riait tout le temps. Mais celui-ci s'objectait à ce qu'on donne son nom au centre : « Le Centre d'aide préscolaire aux Autochtones Muskoosees Kimatayayapiyipiyay, ça serait trop long sur l'enseigne et pour les chèques aussi et, de plus, les gens seraient incapables de le prononcer ». Ils ont donc décidé que la meilleure chose à faire était de l'appeler « Kimoosoom Papoo »).

Au début, Johnny National était un peu timide. D'abord, il ne parlait pas très bien. Même à la maison, il ne parlait à peu près jamais.





En fait, son vocabulaire consistait en dix, peut-être douze mots, qu'il bafouillait et que les autres avaient du mal à comprendre. En plus, il ne parlait pas fort; on pouvait à peine entendre sa voix. Dorothée s'inquiétait : « Quatre ans, et il ne parle pas », avait-elle expliqué à la coordonnatrice du centre, Burlene Baboojin, une jeune Ojibway originaire de Thunder Bay, diplômée en éducation des jeunes enfants du Red River College, situé dans la partie ouest de Winnipeg.

C'est alors que Burlene Baboojin décide de faire un effort concret, tout en douceur, pour aider Johnny National à apprendre à parler, à parler clairement et intelligemment. Il est vrai que plusieurs des quarante enfants dont elle a la responsabilité, vingt le matin et vingt l'après-midi, ont de la difficulté à s'exprimer.

Ainsi, elle leur lit des histoires dans de petits livres tout simples, très jolis, avec des images colorées qui racontent les aventures d'animaux qui peuvent parler, par exemple des animaux qui font des choses fascinantes comme construire des maisons, faire voler des cerfs-volants, aller en pique-nique, danser. Les enfants, huit en tout, s'assoient autour d'une grande table ronde; quelques-uns sont plus jeunes que Johnny, quelques-uns juste un peu plus vieux, quatre petits garçons et quatre petites filles, huit toutes petites chaises, oups... une neuvième pour Burlene Baboojin, même si elle est trop grande pour une chaise comme celle-là, mais qu'importe... Les douze autres enfants qui participent à la séance du matin, pendant ce temps, sont ailleurs dans la pièce et s'occupent à d'autres activités comme jouer au papa et à la maman ou construire des choses avec des blocs Lego. Mais pour le moment, Johnny National s'intéresse aux contes sur les chevaux qui peuvent exécuter des danses carrées et dire des choses comme « Saluez le coin » et « Saluez votre compagnie ». Il rit de voir les animaux qui portent chemises, pantalons et jupes faire des courbettes à droite et à gauche, saluant d'un côté et de l'autre.

Burlene Baboojin tourne la page; un monsieur cheval, debout sur ses pattes arrière, fait tourner une dame cheval, comme si elle était un sac de pommes de terre, et elle rit tandis qu'un autre monsieur cheval coiffé d'un chapeau crie « et swinguez votre compagnie! », et qu'un autre cheval racle un vieux violon brun en tapant du pied au rythme de la musique. « Tape-tap, tape-tap, tape-tap-tap-tap », lit Burlene Baboojin dans le livre plein de belles images. Puis elle tourne la page.



« Do-si-do! » crie le cheval au chapeau et tous les chevaux — « un, deux, trois, quatre », Johnny National les compte en secret puis perd le compte; il est certain qu'il y en a plus — tous les chevaux se mettent à danser en se tournant tout autour, dos à dos, deux par deux, parce qu'apparemment c'est ce que « do-si-do » veut dire pour eux. Johnny National est soudain tellement captivé qu'il crie : « Do-si-do! », malgré lui (même si son « un, deux, trois, quatre » de tantôt était aussi silencieux que le vent).

Burlene Baboojin a encore tourné la page et les chevaux qui ont fini de danser se serrent les sabots en disant des choses comme « Merci beaucoup, merci beaucoup ». C'est ce que Burlene Baboojin lit aux enfants. Et même Johnny National se surprend à dire « Merci beaucoup, merci beaucoup » à la petite fille à sa droite, une petite fée sioux nommée Suzie Sunset. « Merci beaucoup, merci beaucoup », répond Suzie Sunset à Johnny National et Johnny National attrape Suzie Sunset par sa queue de cheval et fait un pas de gigue. Malheureusement, il tire trop fort, si fort en réalité que Suzie Sunset se met à gémir, « äie! » et que Burlene Baboojin doit venir à son secours.

« Non, dit la coordonnatrice fermement à Johnny, tu ne peux pas faire ça. Ce n'est pas bien. Excuse-toi », Johnny National reste là, blessé. Il rougit. Qu'a-t-il fait? Il se met à pleurer.

La voix de Burlene Baboojin devient douce et gentille : « Viens, demande pardon à Suzie. Dis « Excuse-moi ». Tout ça est très humiliant, mais Johnny National se tourne vers Suzie Sunset qui, à ce moment, pour une raison ou une autre, ressemble à un bleuet.

« Excuse-moi », dit Johnny National timidement à la petite Suzie Sunset. On l'entend à peine.

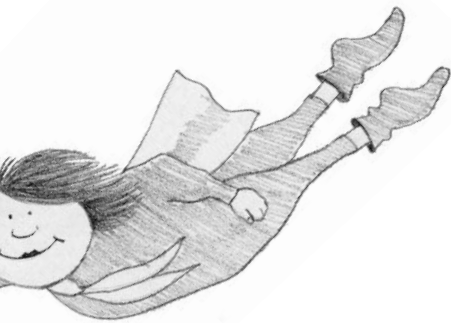
« Merci beaucoup », répond la petite Suzie Sunset.

Puis Burlene Baboojin prend le livre d'histoires dans ses mains et dit à Johnny et Suzie de retourner s'asseoir. Elle annonce qu'elle va leur poser des questions sur l'histoire qu'elle vient de leur lire. Elle leur explique qu'ils devront répondre chacun leur tour.

« Qu'est-ce que le cheval au chapeau dit aux autres chevaux dans cette page? », demande Burlene Baboojin. Personne ne trouve la réponse. « Saluez le coin », dit Burlene Baboojin en tournant la page.

« Qu'est-ce que le cheval au chapeau dit dans cette page? », demande Burlene Baboojin.

« Do-si-do! », crie Suzie Sunset qui se met à rire comme un xylophone. Johnny National la regarde. Il est déjà jaloux. Pourquoi sait-elle tant de choses et pas lui?



Burlene pose ensuite une autre question, mais cette fois-ci, directement à Johnny. Mais il est distrait et n'entend pas la question. De plus, il est intimidé. Il est trop timide pour parler fort quand il sait que tous les autres le regardent et attendent sa réponse. Il se sent fragile et faible. Il a peur. Il est terrifié. Mais Burlene Baboojin lui sourit quand même, tourne la page, pose une autre question à un autre enfant. Alors Johnny National en profite pour s'éclipser dans un coin, où il se met à construire une maison avec des blocs.



Cependant, au cours du souper ce soir-là, assis à la table avec sa mère et son frère (au menu, il y a du macaroni au fromage avec des saucisses), sa mère lui demande ce qu'il a fait à « l'école » aujourd'hui. Johnny répond fièrement à sa mère et à son frère, très fort et très clairement pour qu'ils l'entendent bien : « Saluez le coin, saluez votre compagnie, swinguez votre compagnie, do-si-do, merci beaucoup! » Dorothee National en a le souffle coupé.

Madame Arabella McBobbin n'est pas très propre. En réalité elle est très désordonnée. Elle laisse de la vaisselle sale sur le comptoir, sur la table, dans l'évier, quelquefois pendant plusieurs jours, quelquefois jusqu'à ce qu'on ait presque besoin d'un marteau pour la séparer, tellement tout est collé ensemble. Dorothee National a vu ça plus d'une fois, pas l'histoire du marteau, mais celle de la vaisselle sale et collée. Une partie du problème vient naturellement du fait que — même Dorothee National doit l'admettre — la vieille veuve, qui dépérit, peut à peine bouger. Il faut dire qu'elle a des problèmes avec ses jambes, qui sont gonflées comme de la pâte à pain et qu'elle peut à peine allonger. De plus, si elle essaie de se mettre debout, elle est tellement obèse qu'on se demande si ses jambes pourront la maintenir à la verticale. Alors, comme Humpty-Dumpty, madame Arabella McBobbin reste assise, affalée toute la journée dans son vieux fauteuil à regarder des jeux à la télévision ou à faire des mots croisés faciles avec un crayon. Et elle laisse les cinq petits enfants qui lui sont trop fréquemment confiés courir partout comme des autos tamponneuses, renverser du Kool-Aid ici, du Coca-Cola là, du Sprite par ici, de la racinette par là, éparpiller des grignotines et des croustilles, laisser des glaces à moitié fondues partout, manger des choses qui se trouvent sur le tapis lequel, Dorothee National en est convaincue, n'a pas été vraiment nettoyé depuis dix ans. Il y a des souris. Il y a des coquerelles. Et un jour, par hasard, Dorothee National apprend que la petite Johnson dont Arabella McBobbin a la garde, la « Nicolette » qui prend trop plaisir à torturer son Johnny en le frappant avec des

crayons, des stylos à bille et même des fourchettes, est la fille d'une « danseuse ».

« Quel genre de danseuse? », demande finalement Dorothée National à madame McBobbin un après-midi qu'elle trouve le courage de lui poser la question.

« Oh, vous savez, répond la vieille ratatinée aux yeux chassieux, une danseuse... une danseuse qui va... », et en même temps, madame McBobbin met les mains sur ses seins pendants et fanés et fait un mouvement (avec les mains pas les seins) qui rappelle celui de l'hélice d'un avion qui s'envole, aux yeux de Dorothée National. Dorothée National n'a jamais vraiment compris ce que madame McBobbin a essayé de lui expliquer en faisant ce geste, pas ce jour-là en tout cas; en réalité, deux semaines plus tard elle comprend le message quand, au retour du travail, elle arrive nez à nez avec madame Johnson, Dalila Rose Johnson, devant la porte de madame McBobbin. Dalila Rose Johnson dans sa minijupe très moulante et ses souliers à talons hauts rouges et pointus; Dalila Rose Johnson qui est tellement maquillée qu'elle a l'air d'un gâteau au fromage. Dalila Rose Johnson entre chez madame McBobbin avec l'intention évidente d'aller chercher sa petite fille de quatre ans, Nicolette, quand Dorothée, arrivant juste au même moment, lui fonce littéralement dedans. En plus de sentir le cendrier, Dalila Rose Johnson a des marques d'aiguilles sur les bras, à l'intérieur, là où la partie supérieure rencontre la partie inférieure. Dorothée a entendu parler de marques comme celles-là. Mais que peut-elle faire? Déménager par exemple? Non, évidemment pas. Madame McBobbin est pratiquement son seul soutien, du moins pour le moment.

Les mots, pour une raison ou une autre, percent alors le cœur de Dorothée National comme une aiguille : « Oh! ce type de danseuse ». Quelques minutes plus tard, tandis qu'elle marche main dans la main avec son Johnny dans le couloir, elle se surprend à penser : « Je me demande combien d'argent gagne Dalila Rose Johnson à... à faire ce qu'elle peut bien faire? C'est qu'elle ne s'habille évidemment pas à l'Armée du Salut, n'est-ce pas? On ne porte pas exactement les mêmes vêtements... »

Parce que, Dieu sait qu'elle déteste son travail, le déteste tant. Elle déteste aussi madame Pocklin, sa dure à cuire de patronne qui chiale tout le temps et qui pue de la gueule! Elle déteste tellement son travail, il est parfois si épuisant qu'il lui enlève du temps pour ses enfants, du temps pour leur donner le bain, leur couper les ongles et



les cheveux, les aider à se brosser les dents, à bien se nourrir, pour leur lire des livres, leur raconter des histoires... Seulement de temps à autre, en fait, a-t-elle le temps pour ces choses. « De temps en temps », ce n'est pas suffisant. Heureusement qu'il y a de ça presque deux ans.

Elle envoie maintenant son Johnny au Centre d'aide préscolaire aux Autochtones quatre jours par semaine, même si c'est seulement le matin. Au moins — ses pensées vont très vite tandis qu'elle prépare du pain grillé à Johnny le matin — George N. Smith arrivera en minibus d'ici quelques minutes pour aller conduire Johnny au Kimoosoom Papoo; en effet, ces quatre matins par semaine lui donnent les moyens d'offrir à Johnny un bon service de garde en après-midi. Maintenant elle peut se le permettre, même si elle doit continuer à magasiner dans les comptoirs familiaux et au Village des valeurs. Mais c'est tout de même mieux que d'en arriver à mener une vie comme celle de Dalila Rose Johnson.

Et le cinquième jour de la semaine, toute la journée du vendredi? Eh bien, Johnny National passe huit heures avec sa bougonne de tante Camélia Ocheestatay; en plein milieu de la journée elle part en vitesse avec lui pour aller au bingo sur l'avenue McPhillips où elle fume cigarette sur cigarette avec mille autres femmes autochtones. Johnny National n'a jamais vu autant de fumée de sa vie! Il y en a tant que ça ressemble au nuage dans le livre que Burlene Baboojin leur a montré un jour à l'école, le nuage qui sert d'oreiller à Dieu quand il dort, c'est ce qu'a dit Burlene Baboojin.

Mais que se passe-t-il dans la matinée des lundi, mardi, mercredi et jeudi? La première chose que Burlene Baboojin et ses quatre assistantes — Rita, Anita, Conchita et Pita (qui est seulement un surnom parce qu'il paraît que son vrai nom est Akka, elle est inuit et vient de Pond Inlet) — donc, la première chose que Burlene Baboojin et ses assistantes leur font faire (après qu'ils aient bien sûr retiré chapeau, foulard, manteau, mitaines et bottes) est de se laver les mains et le visage dans l'évier avec du vrai savon et de l'eau chaude, quelques enfants dans la salle de bain, d'autres dans la cuisine où Rita et Anita préparent habituellement les collations pour tout le monde. Pita et Conchita sont très sévères. Par exemple, Johnny National ne peut pas aller jouer dans la salle de jeu s'il ne s'est pas bien nettoyé les ongles, ou s'il n'a pas peigné ses cheveux, ou encore s'il ne s'est pas brossé les dents. Conchita lui a montré à bien se brosser les dents la semaine dernière, de haut en bas, en arrière, en avant, en arrière, en avant.

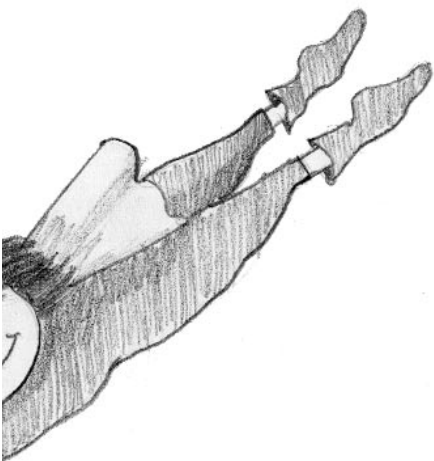


Heureusement, Johnny National aime le dentifrice qui goûte la menthe.

C'est bientôt Noël. On peut voir des sapins de Noël dans les magasins et à la télévision. Et on peut entendre des airs de Noël partout. « Mon préféré c'est *Vive le vent* », se dit Johnny National assis jambes écartées sur le sol dans un cercle avec dix enfants dont Suzie Sunset. Ils se passent une balle en la faisant rouler au sol. Une des assistantes de Burlene Baboojin, Anita, lui a dit ce matin que ses ongles étaient trop longs et qu'elle l'aiderait à les couper demain. Elles sont très gentilles les assistantes, Rita, Anita, Conchita et Pita. Burlene Baboojin aussi est très gentille. Johnny National les aime toutes beaucoup, il les aime beaucoup plus que madame McBobbin, la vieille grincheuse qui jamais ne lui a coupé les ongles, jamais ne l'a aidé à se peigner les cheveux et jamais ne lui a montré à se brosser les dents avec du dentifrice qui goûte la menthe.

C'est aussi le matin où Burlene Baboojin a invité une infirmière; elle arrive avec une grande femme blanche qui a de très gros yeux et un grand nez crochu avec des lunettes. « Elle ressemble à un hibou », se dit Johnny National qui est assis dans le cercle avec un cœur en plastique rose à la main. Le nom de l'infirmière est Jane quelque chose. Mais Johnny National est trop occupé à faire rouler la balle sur le plancher en direction de Suzie Sunset en montrant son cœur — Anita, l'assistante métisse du nord de la Saskatchewan, dit : « Tous ceux qui ont un cœur debout », Johnny se lève mais Suzie Sunset reste assise parce qu'elle a un gros losange jaune — Johnny National est donc bien trop occupé à se rappeler qu'il a un cœur pour retenir le nom de famille de l'infirmière Jane. Mais lorsque leur jeu qui consiste à se passer la balle en la faisant rouler de l'autre côté du cercle et à différencier les formes comme les cœurs, triangles, cercles, carrés, rectangles et losanges, alors, lorsque ce jeu plutôt compliqué est terminé, Jane l'infirmière assoit les enfants autour de la grande table ronde et commence à leur peigner les cheveux avec un drôle de peigne.

Elle dit qu'elle cherche des poux. Elle a l'air d'un détective. Lorsqu'elle trouve un pou, elle le tue en l'écrasant avec le drôle de peigne sur un papier posé sur la table. Selon Jane l'infirmière et Burlene Baboojin, ce n'est pas bon d'avoir des poux. Ce n'est pas sain, ils mangent votre sang, provoquent des démangeaisons et vous donnent des croûtes. Sur la tête, juste là à la racine des cheveux. « De plus, dit Jane l'infirmière en faisant cligner ses grands yeux de hibou,



un pou est un gros insecte très laid qui ressemble à une araignée ». Quand l'inspection est terminée et que Jane l'infirmière est partie, Johnny National est rassuré de constater qu'il n'a pas de poux. Mais Suzie Sunset en a. Et elle en est très fière.

« Des poux, des poux, elle chante et sautille en sortant chercher son manteau dans le placard, des poux, des poux, j'ai des poux, la la... » Suzie Sunset est tellement contente que Johnny National en devient jaloux. Elle a des poux, elle. Pas lui.

Dehors il fait soleil, mais froid. Il vente. Néanmoins, Johnny National joue au chat et à la souris avec d'autres enfants. Au début, c'est Suzie Sunset qui fait le chat. Mais elle est trop rapide pour le rester longtemps. Puis c'est au tour de Johnny National. Lorsque Anita explique que courir est bon pour les jambes, les muscles, les poumons, le corps et le cœur, Johnny National décide qu'il fera le chat toute sa vie. Parce que ce qu'il veut c'est avoir les jambes les plus fortes et les plus rapides du monde. Ensuite c'est l'heure d'entrer boire un bon chocolat chaud.

Dans l'ancien temps, ici nous parlons du temps des arrière-grands-parents de Johnny National, ce qui veut dire les grands-parents de Dorothee National, les parents donc de Lazurus et Arlette, dans ce temps-là, les Autochtones du nord du Manitoba mangeaient du caribou. Beaucoup de caribou. Ils mangeaient aussi de l'orignal. Et ils mangeaient la viande de plusieurs autres animaux comme le porc-épic, le lapin, le castor et même le rat musqué, tout comme les gens des prairies dans ce temps-là mangeaient du bison. De même qu'au cours des siècles qui ont précédé.

Puis il y avait la volaille, des oiseaux comme l'oie, le canard, le lagopède, la grouse et même une certaine espèce de huard quand on n'avait pas le choix. Il y avait aussi le poisson comme les truites qui, dans le nord du Manitoba, sont aussi nombreuses que les étoiles dans le ciel et énormes - quelquefois aussi grosses que des petits alligators. Il y avait ensuite le doré jaune, le corégone, le brochet, l'omble, etc. Il ne faut pas oublier que dans tout le nord du Canada, y compris le nord du Manitoba, il y a plus d'eau que de terre, des milliers de lacs, petits et grands, avec des milliers d'îles, petites et grandes, la plupart entourées par des plages de sable doré ou des surfaces de granite qui descendent dans l'eau comme des glissades pour les loutres. Et l'eau est tellement fraîche qu'on peut la boire chaque jour sans craindre d'attraper une horrible maladie comme le cancer. Et il y a vraiment, vraiment peu de gens. Seulement du poisson. Et des oiseaux, et des

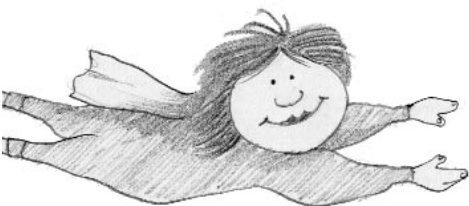


animaux, et la tourbière et le vent jusqu'au pôle Nord... la richesse du grand Nord canadien dépasse notre imagination.

Puis il y avait les végétaux, tellement de variétés de baies qu'on en ferait tout un livre : framboises, bleuets, canneberges, merises, fraises, cerises de Virginie, etc., sans parler des plantes. Tout ça était complètement, extrêmement naturel, on y trouvait les bonnes vitamines, les bons minéraux, aucun ingrédient artificiel, chimique ou non organique. C'était le régime alimentaire des ancêtres de Johnny National. Et ils devaient travailler très fort pour obtenir toute cette nourriture, après tout, il n'y avait pas de Seven-Eleven, ni de Loblaws, pas de Dairy Queen, de McDonald's, ni de PFK. Comme ils devaient donc souvent marcher quarante, cinquante ou même soixante kilomètres pour trouver leur nourriture, ils étaient en pleine forme. Musclés. Vigoureux. Et minces.

Ensuite, dans l'espace de deux générations, le sucre granulé, les viandes en conserve, transformées, pleines de produits chimiques, de stéroïdes, d'antibiotiques, de colorant, etc., comme les viandes Klik, Spam, Spork, Irish Stew, Chuckwagon Dinner, sont apparus. Il y a eu les beignes, les gâteaux, les tartes, les pâtisseries de toutes sortes garnies d'épais glaçage et de crème sucrée, sans parler des bonbons, biscuits, tablettes de chocolat dont la variété nous étourdit — Kit Kat, Oh Henry, Sweet Marie, Eatmore, Cherry Blossom, Mr. Big, Coffee Crisp... Il y a eu encore les croustilles de dix saveurs différentes, nature et barbecue, oignon et ail, crème sure et vinaigre, crème sure ici, ketchup et vinaigre là... Il y a eu aussi les Coca-Cola, Seven-up, Sprite, Orange Crush, Root Beer, Cream Soda... tout se vendait au gallon. Des gallons et encore des gallons de ces boissons gazeuses sont venus remplacer la belle eau fraîche et les tisanes faites de plantes naturelles. Puis sont venus aussi l'alcool, la bière, le whisky, la vodka, le rhum, le vin, le pire au monde, de la piquette dont les vinificateurs européens avaient hâte de se débarrasser. Qu'est-il arrivé à la deuxième génération de gens comme la famille de Johnny National? À quoi pouvait-on s'attendre?

La violence familiale a frappé comme une vengeance. Les hommes battaient leur femme sous les yeux de leurs enfants avec leurs poings, des morceaux de bois, des marteaux, des pelles; ils les attaquaient avec des couteaux, les découpaient à la hache même, les tiraient avec des fusils. Et l'obésité a frappé avec fracas. Pour la première fois, on s'est mis à voir partout des Indiens obèses et en très mauvaise forme. Et le diabète? Il a fait tant de ravages qu'il a pratiquement paralysé des collectivités entières.





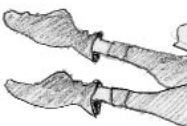
D'après ce qu'on raconte, il y a eu tellement de cas de diabète dans une réserve — il pourrait bien s'agir d'Achagoosis Falls, celle de Johnny National — que le quart de sa population adulte se promène sur une seule jambe, l'autre ayant été amputée à cause de la maladie. Les prothèses de plastique étant le nouvel ordre du jour (même si en cri on les appelle « mistik ooskat » ou jambes de bois), on dit que quand tous ces unijambistes mourront, « il y aura toute une danse » dans cette réserve à cause de toutes les « jambes de bois » qu'ils laisseront derrière eux. Imaginez la scène : une salle remplie de « jambes de bois » dansant la gigue et sautant toutes seules comme des foreuses à diamant! Ça donne envie de pleurer.

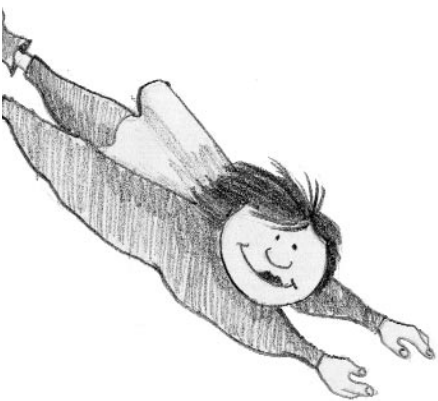
Ce n'est pas très loin de la vérité. On n'a qu'à regarder les grands-parents de Johnny, Lazurus et Arlette National, qui n'ont qu'une jambe, l'autre étant une prothèse de plastique. Selon les pronostics des médecins, ce n'est qu'une question de temps; ces vieux perdront leur autre jambe. Lentement, orteil après orteil, doigt après doigt, membre après membre, le couple se meurt à petit feu.

Tout ça pour dire que si les parents de Dorothée National ont contracté la maladie, Dorothée National elle-même court des chances de la contracter. Et Johnny National aussi. Et on ne parle que d'une seule maladie. Il y a aussi le SIDA qui envahit les collectivités autochtones de tout le pays, une personne à la fois. C'est seulement une question de temps. Ou l'est-ce vraiment?

Or donc, au Centre d'aide préscolaire aux Autochtones Kimoosoom Papoo, Johnny National reçoit une collation chaque jour, vers le milieu de l'avant-midi. Avec cette collation, on lui apprend à éviter les aliments vides qui composaient presque tout son menu quand il allait chez madame McBobbin.

Avant-hier, on lui a offert des mini sandwiches au thon faits avec du pain pita coupé en triangles. Le poisson en purée était mélangé avec des oignons, de la mayonnaise et du céleri haché. Johnny National aime ces sandwiches, il en a mangé quatre en cinq minutes. Hier, il y avait une montagne de crudités dans une assiette : des carottes, du brocoli, du céleri, des choux-fleurs, des poivrons rouges et verts avec une trempette blanche et crémeuse. Le petit Johnny National n'aime pas tellement ce plat, mais il a dû en manger quand même, ordre de Burlene Baboojin. Aujourd'hui, c'était un gruau garni de tranches de banane et arrosé de sirop d'érable et de bon lait frais. La collation préférée de Johnny. Et demain? Qui sait ce que nous réserve demain?





« Des os forts et solides, des dents blanches et saines, des cheveux noirs et brillants, de bons yeux qui peuvent voir très loin, une belle peau ferme et souple », explique Burlene Baboojin aux enfants en leur montrant un tableau où des personnages légumes et sandwiches courent et sautent comme des petites sauterelles. « Et ils ne seront pas obèses quand ils seront grands, leur dit Burlene Baboojin. Ils ne seront pas malades non plus. Toute leur vie ils auront leurs deux jambes. »

À la maison, Dorothée National a commencé à remarquer que Johnny attrape moins souvent le rhume, en tout cas, pas comme dans le temps où il ne suivait pas le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones. Et, mon Dieu!, elle est déterminée à ce que son petit garçon grandisse avec ses deux jambes bien accrochées à son corps. Avec les conseils en nutrition que lui donne Burlene Baboojin au téléphone, elle y parviendra. Autrement dit, plus de Coca-Cola dans l'appartement où vit Johnny National.

Depuis que Dorothée National a quitté Achagoosis Falls il y a sept ans, rien ne l'a encouragée à parler cri, même si elle connaît bien cette langue. Les trois vendredis par mois où elle laisse Johnny chez sa sœur, oui elle échangera peut-être quelques mots avec Camélia Ocheestatay, comme « tansi? » (« Comment vas-tu? ») et « patima kawapamitin, nimis » (« À plus tard, grande sœur »). Pas beaucoup plus. Et Camélia Ocheestatay, de son côté, surtout parce que son mari originaire de l'Alberta a perdu tout son cri, parle seulement anglais à la maison. C'est la langue qu'elle utilise avec son neveu quand elle le garde. Et très très rarement, Dorothée National enseignera-t-elle un mot en langue crie à ses enfants.

Il y a au moins trois raisons pour expliquer cette situation plutôt bizarre et inattendue. 1) Dorothée National souffre quand elle utilise cette langue car elle lui rappelle sa relation très très pénible avec sa famille. 2) La situation sociale dans laquelle vit Dorothée National, ici dans la ville, lui envoie un message clair : la seule langue à utiliser est l'anglais. C'est la pression de la culture dominante. Autrement dit, elle est trop intimidée pour parler cri en public car la pression sociale est trop forte. Ou bien en a-t-elle honte? Peut-être, mais elle ne le dit pas parce qu'elle est plutôt discrète et peu bavarde. 3) Tout ce que les enfants entendent est en anglais, surtout à la télévision qui est toujours allumée, sinon chez la voisine, du moins à la maison. Et si ce n'est pas à la télévision, c'est à la radio. Et au cinéma. Dans la rue. Au centre-ville et partout ailleurs au monde, du moins dans le monde que Johnny National connaît.

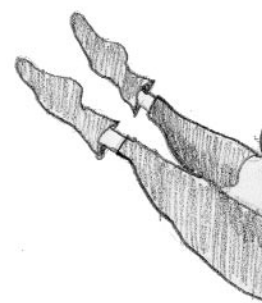
Ainsi, le seul endroit où il entend une langue autre que l'anglais est au Centre d'aide préscolaire aux Autochtones. Heureusement pour lui, la langue est le cri, quelquefois le saulteux, qui ressemble beaucoup au cri, et quelquefois le sioux qui ne ressemble pas du tout au cri. Et, une fois ou deux, c'est l'inuktitut, dont l'assistante de Burlene Baboojin, Pita de Pond Inlet, a donné un aperçu aux enfants. Johnny National n'avait jamais entendu rien de tel. Quelquefois c'est même de l'ojibway, que parle Burlene Baboojin et qui ressemble à du saulteux et du cri, mais pas tout à fait. Mais les paroles en langue crie qu'il entend proviennent de la bouche de nul autre que ce vieil homme qui rit tout le temps, Muskoosees Kimatayayapiyipiyay.

Muskoosees Kimatayayapiyipiyay, dont Johnny National n'a appris à prononcer que les trois premières syllabes du nom de famille « Kimatie », vient s'asseoir avec les enfants une fois par semaine, d'habitude le lundi matin. Quelquefois il vient avec sa petite amie Maggie Moonias, une femme de 97 ans, originaire de Meadow Lake, en Saskatchewan; mais ordinairement, il vient seul, car Maggie Moonias, qui est tellement vieille, est habituellement trop fatiguée pour se tirer du lit. Mais quand même, au moins une fois par mois, la vieille femme brave les éléments pour venir avec son ami. En passant, Muskoosees Kimatayayapiyipiyay, qui rit toujours, n'a que 84 ans : « un petit chiot » comme l'appelle Maggie Moonias. De plus, d'autres personnes âgées viennent de temps en temps, mais pas aussi souvent que ces deux-là.

Généralement, Muskoosees Kimatayayapiyipiyay s'assoit juste là, à la petite table ronde avec les enfants, même si la position lui cause des problèmes aux genoux; les petites chaises des enfants ne sont pas plus hautes qu'un banc à traire. Même s'il y a des jours où il a tout le mal du monde à se redresser ensuite, le vieil homme insiste pour s'asseoir au même niveau que les enfants pour qu'ils puissent voir le « fond de ses yeux », comme il dit. De là, il leur raconte des histoires, en cri, des histoires que Johnny National ne comprenait pas, du moins, au début.

« Peeyag'wow oosooma meena », dit Muskoosees aux enfants. Il semble toujours commencer de la même façon, chaque fois qu'il vient, à chaque nouvelle histoire. Mais Johnny National sait une chose; il sait que le vieil homme leur raconte des histoires parce que Burlene Baboojin le leur a dit.

« Peeyag'wow oosooma meena », Muskoosees n'arrête jamais pour donner des explications, il parle sans arrêt. Johnny National s'assoit et



regarde ses vieilles lèvres s'ouvrir et se fermer, s'ouvrir et se fermer. Quelquefois ça lui donne même un peu sommeil.

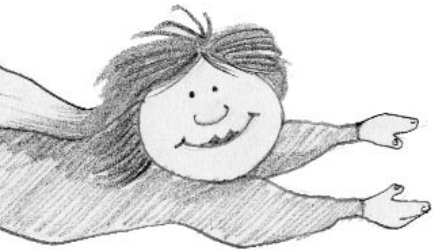
« Peeyag'wow oosooma meena, Weesageechak kantaypapamootet. Eenooteegateet sasay meena, taskootch kapee. Eentaymacheet isa. Hey, kinwees pimootew, pimootew, pimootew, pimootew... » (« Il était une fois, Weesageechak s'en alla se promener. Il avait encore faim, comme toujours. Il chassait. Oh, il marcha longtemps, longtemps, longtemps... »)

Le petit Johnny National s'assoit et regarde les lèvres s'ouvrir et se fermer, s'ouvrir et se fermer. Il ne comprend pas le sens de toutes ces syllabes. Il a simplement du plaisir à les entendre; elles lui rappellent quelquefois le gazouillis des oiseaux ou le murmure d'une petite rivière. Puis il se souvient, Johnny National se rappelle son grand-père, Lazurus, le père de Dorothée National, parlant avec les mêmes syllabes, comme le gazouillis des oiseaux ou le murmure d'une petite rivière, cette vieille voix basse, si douce. Soudain un matin Johnny National se met à pleurer, là, devant Muskoosees Kimatayayapiyipiyay. Mais pourquoi? Pourquoi pleure-t-il? Est-ce parce que cette musique, cette cascade de syllabes montent de son petit corps, il ne sait d'où, peut-être même du fond de son cœur?

Son grand-père se meurt, c'est tout ce que sa mère lui a dit. Il ne vivra plus très longtemps. (C'est vrai, c'est ce que Dorothée a dit à son petit garçon. Et maintenant elle se livre un combat intérieur : quand et comment trouver le courage de reprendre l'autobus avec ses deux fils, de retourner à Achagoosis Falls une autre fois seulement, au moins pour dire au revoir au vieil homme qui, si on en croit les rapports des médecins, partira probablement avant sa mère. C'est son supplice, ce qui la déchire quand elle fait monter son fils dans le minibus de George N. Smith pour l'envoyer au Centre d'aide préscolaire aux Autochtones). Et Johnny National reste là à pleurer, parce que dans la voix de l'aîné, la vieille voix de Muskoosees, il entend, il ne sait trop comment, la voix de son propre grand-père débiter une rivière incompréhensible de syllabes comme : « peeyag'wow oosooma meena, Weesageechak... »

Un soir, au souper, Johnny National demande à sa mère : « Maman, que veut dire "peeyag'wow oosooma meena..."? »

Dorothée National est ébahie, mais elle essaie de ne pas le montrer. Elle ne sait pas pourquoi. Tout ce qu'elle sait c'est que très bientôt elle devra reprendre l'autobus et filer vers le nord jusqu'à Achagoosis Falls. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle devra y aller bientôt pour dire adieu à un certain vieil homme.



« Ça veut dire, répond-elle rapidement à son fils, “peeyag’wow oosooma meena” veut dire “il était une fois...” ». Elle étouffe un sanglot. Pour l’amour du ciel, d’où vient cette boule qu’elle a dans la gorge?

« Et “Weesageechak?” », poursuit Johnny National en croquant dans un chou de Bruxelles cuit à la vapeur qu’il déteste, mais qu’il doit manger quand même, ordre d’une certaine Burlene Baboojin.

« Weesageechak, répond Dorothée National qui reprend finalement ses esprits, était le plus grand héros que le peuple cri ait jamais connu ». Dieu merci, elle a fini sa phrase. « Mais il était fou ». Ah! Finalement elle trouve la force de se tourner pour faire face à son fils et lui dire la vérité.

« Eh! » Une drôle d’idée vient de surgir dans son esprit, un peu à la façon dont elle aperçoit, par la fenêtre, un pinson se poser sur la branche d’un chêne une seconde plus tôt. « Peut-être... la drôle d’idée poursuivant son chemin, peut-être que c’est comme ça, à partir de maintenant, qu’elle et son petit garçon continueront à avoir des conversations à cœur ouvert, en cri ».

Et Johnny National de lancer à sa mère, comme un défi : « Pourquoi? Pourquoi il était fou? »

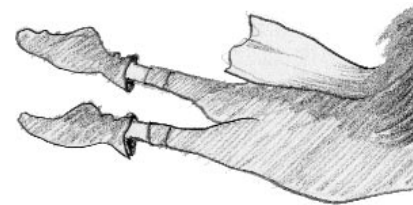
« Athis igwani mana kapee igoosi eegeesee-ayat Weesageechak... » (« Parce que Weesageechak est né ainsi... »), dit Dorothée National. Puis elle raconte à Johnny, et à Cody, toute une histoire de Weesageechak. En cri.

Johnny National ne comprend pas tout, mais il y comprend le sens grâce aux gestes que sa mère utilise pour mimer l’histoire et au ton qu’elle prend... Et grâce aussi aux quelques mots qu’il a appris du vieil homme qui rit à « l’école », le vieil homme au nom imprononçable.

Quelques semaines plus tard, tandis que Maggie Moonias prépare du bannock aux raisins pour la collation quotidienne des enfants dans la cuisine du Centre d’aide préscolaire aux Autochtones, elle décide de raconter une histoire aux enfants assis tout autour.

« Peeyag’wow oosooma meena », commence-t-elle. Et Johnny National comprend exactement ce qu’elle dit, du moins le début.

Pâques approche et Johnny National est très agité parce qu’il va emmener sa mère à « l’école ». Il a déjà essayé parce que Burlene Baboojin lui en a fait la suggestion. Il a essayé, mais Dorothée National était encore trop en colère pour dire « oui ». En colère contre qui? Contre les pères de ses deux garçons, les papas irresponsables,



inutiles et lâches qu'ils sont? En colère contre sa famille pour avoir coupé les liens si cruellement? En colère contre elle-même? Parce qu'elle est si faible et qu'elle ne réagit pas, qu'elle ne revendique pas ses droits? Ou en colère contre la vie?

Mais au moins, quelque chose est en train d'arriver à son Johnny qui a allumé, très profondément en elle, une lueur d'espoir, si petite soit-elle. Et elle qui n'est même pas allée à « l'école » de Johnny pour la fête de Noël, bien qu'il ait essayé de l'en convaincre. Il est vrai aussi que cette sorcière de madame Pocklin à l'hôtel Radisson ne pouvait pas se permettre de lui donner congé un après-midi, « c'est la haute saison, s'était-elle plaint, le plus fort de notre haute saison! ». Mais elle aurait pu répliquer, même au risque de perdre son emploi. Par contre, Noël approchait à grands pas; comment une mère seule peut-elle acheter des cadeaux de Noël à ses enfants autrement qu'en gardant le travail qu'elle a déjà? Dieu merci, Camélia Ocheestatay l'ange miséricordieux est allée à la fête à sa place.

Maintenant c'est la fête de Pâques de son fils qui la tourmente. Pas question de manquer celle-là. Elle serre les dents et demande à madame Pocklin, non seulement un après-midi de congé, mais toute une journée. Elle l'obtient. Après tout, cette fois-ci la sorcière ne pouvait se cacher derrière une raison comme « c'est la haute saison ». Non. Bien sûr que non.

Alors, ce soir-là, comme elle borde son fils dans son petit lit dans le coin de la chambre que les trois partagent, la mère et ses deux fils, elle lui chuchote quelques mots au sujet de la fête de Pâques.

« Ahow. Kaweecheewitin wapagi », lui dit-elle. (« Oui, bien sûr, je viendrai avec toi demain. C'est certain, je t'accompagnerai parce que je ne voudrais jamais manquer ça »). Même si à ce moment-là elle ne s'en rend pas compte, une autre idée prend naissance quelque part dans son esprit, vague, imprécise, floue. Tout ce qu'elle saura, seulement plus tard, c'est que cette idée a quelque chose à voir avec un autobus. Et avec le mois de juin qui est celui de l'anniversaire de Johnny National.

Pâques arrive enfin. Ce matin-là, contrairement à son habitude, Dorothée National n'est pas à la course, ni en état de panique. Elle prend son temps pour déjeuner avec ses fils; du bon gruau chaud garni de tranches de banane et arrosé de sirop d'érable et de lait frais homogénéisé; le sirop d'érable, c'est le cadeau d'anniversaire que Camélia Ocheestatay a offert à Dorothée et le menu, elle l'a emprunté lors d'une conversation téléphonique avec Burlene Baboojin. Et au



moment même où les trois, mère et fils, finissent de se brosser les dents, George N. Smith klaxonne à l'extérieur. Le minibus est arrivé. Cody s'en va à l'école. Et Johnny National monte fièrement dans le minibus, suivi de sa mère.

Elle est tellement jolie avec ses cheveux noir de jais qu'elle a coiffés et bouclés, ses yeux sombres comme du charbon, sa lèvre inférieure toute douce. Et sa peau toute cuivrée.

L'air printanier est frisquet, mais vivifiant. Johnny National insiste pour qu'on laisse la fenêtre ouverte, juste un petit peu. Il fait plein soleil. Le minibus va d'une rue à l'autre, se remplissant d'enfants. Johnny et sa mère peuvent voir des fleurs mauves pointer ici et là. « Ce sont des crocus, explique Dorothée National à son fils, "neeppegana" ».

« Neepagana », fait Johnny National en écho. Ils arrivent au Kimoosoom Papoo.

La fête est prévue pour la fin de l'avant-midi, mais Dorothée National s'est entendue avec Burlene Baboojin pour aider les enfants, pendant la première heure, à faire des tartes et des biscuits avec de la pâte à modeler et, pendant la deuxième, pour leur enseigner à nommer les différentes parties de leur visage en langue crie.

Johnny National trouve la première partie facile. Il fait des biscuits en forme de poisson pour Suzie Sunset, l'amour de sa vie. Il en est sûr maintenant : il l'épousera aussitôt qu'il aura cinq ans; d'ailleurs, ils ont déjà tout prévu ensemble. Puis il laisse l'emporte-pièce en forme de poisson et choisit l'étoile.

« Achagoos », explique Dorothée National assise à côté de Johnny; Suzie Sunset est disparue pour aller jouer sur l'ordinateur.

« Achagoos », répète Johnny National.

« Ça veut dire "étoile", dit Dorothée National, mais ça peut aussi signifier "esprit". Ainsi, "achooogosis" veut dire "petite étoile" ou bien "petit esprit" ». Puis elle explique aux six autres enfants assis autour de la grande table ronde avec Johnny National qu'ils viennent, elle-même et son petit garçon, d'une réserve appelée « Achagoosis Falls » qui se trouve dans le nord du Manitoba. On continue à découper des biscuits et Johnny National s'amuse tellement à les confectionner tout en parlant cri qu'il ne voit même pas le temps passer.

Il est maintenant assis dans une autre partie de la pièce, sur le plancher cette fois-ci, à suivre sa mère qui se touche les yeux en disant « miskeesig'wa, » et en faisant signe à tous les enfants de faire de même. C'est ce qu'ils font. Ils pointent leurs yeux et disent tous ensemble « miskeesig'wa ».





« Meetawagaya », dit Dorothée National aux enfants et elle se touche les oreilles.

« Meetawagaya », disent les enfants en se touchant les oreilles.

« Nitap'skun », continue Dorothée National en se touchant le menton.

« Nitap'skun », répliquent les enfants en se touchant le menton.

Quand Johnny National lève les yeux après ce jeu amusant, il voit Muskoosees Kimatayayapiyiyay, le vieil homme qui rit, assis là en compagnie de sa petite amie Maggie Moonias. Il y a aussi environ six autres « aînés », comme Burlene Baboojin les appelle, et plusieurs autres adultes que la même Burlene Baboojin leur présente comme des « parents ». Les parents de Suzie Sunset, qui s'appellent Wanda Sunset et Kevin Sunset, sont très bien habillés. Elle est dentiste et lui professeur, s'est vantée hier Suzie Sunset à Johnny National.

Soudain le lapin de Pâques bondit dans la pièce, il a le visage d'Anita, l'assistante Métisse de Burlene Baboojin; mais Johnny National ne laisse pas voir qu'il la reconnaît. À vrai dire, il l'oublie rapidement. Le gros lapin de Pâques annonce aussitôt qu'il y a des œufs de Pâques cachés partout et que tout le monde, enfants, parents et aînés, doivent se mettre à quatre pattes et partir à la chasse. Puis il met de la musique et la chasse commence.

« Peeyuk » (« un »), dit Muskoosees Kimatayayapiyiyay en riant quand il apparaît avec un œuf.

« Neesoo » (« deux »), annonce Maggie Moonias qui, se redressant avec deux œufs, manque de tomber par terre.

« N'stoo » (« trois »), dit Dorothée National qui se lève avec trois œufs.

« Neeyoo » (« quatre »), dit Johnny National qui se redresse avec quatre œufs. Mais Suzie Sunset et ses parents, Wanda et Kevin, sont les gagnants; ensemble ils ont trouvé dix œufs. Ils lancent en chœur « wikcemna » ce qui sans doute veut dire « dix » en sioux.

Tandis que les enfants mangent leurs œufs en chocolat (« La seule fois, avec Noël, où on leur permet de manger des sucreries », explique Burlene Baboojin aux parents), Dorothée National s'assoit avec la coordonnatrice du projet (toujours la même Burlene Baboojin) et elles discutent ensemble. Dorothée National reconnaît avoir été négligente; elle n'est pas venue au centre aussi souvent qu'elle aurait dû, mais elle a vu son petit garçon faire des progrès remarquables en seulement sept mois. Dorénavant, elle viendra à toutes les rencontres mensuelles, aidera aussi souvent qu'elle le pourra, même si pour ça elle doit quitter son travail à l'hôtel Radisson et se trouver un nou-



veau patron, plus sympathique à son état de mère monoparentale.

On est en juin maintenant, le 25 juin plus précisément, jour de l'anniversaire de Johnny National; il a cinq ans. Il est assis dans l'autobus à côté de son frère Cody National, sa mère est assise derrière eux. Le voyage à Achagoosis Falls est son cadeau d'anniversaire. Il est si agité qu'il peut difficilement se tenir tranquille. Parce qu'ils filent vers le nord, en route pour Achagoosis Falls... Achagoosis Falls... Johnny National préfère de beaucoup le nom cri maintenant. En fait, il est fier comme un coq parce qu'il peut enfin le prononcer parfaitement et qu'il en connaît les deux sens.

«\* Achagoosis Falls, Achagoosis Falls... », maintenant qu'il n'est plus trop timide pour parler fort devant les gens, surtout devant sa propre famille, il dit le mot aussi souvent qu'il le peut. « Achagoosis, Achagoosis, Achagoosis... » Il se met à chanter doucement pour lui-même « Achagoosis Falls » en regardant par la fenêtre. Il peut voir défiler les granges, les tracteurs des fermiers, les chevaux et les vaches dans le paysage plat comme une table.

Dorothee National, assise derrière ses fils, est toute pâle en pensant à ce qui s'en vient. La peur la tenaille. C'est la première fois qu'elle va revoir sa famille après la terrible dispute d'il y a trois ans. Oh, elle est si heureuse d'avoir trouvé le programme du « Kimoosoom Papoo » pour son cadet. Même le nom la fait rire. Parce que c'est, bien sûr, ce que le « kimoosoom » de Johnny National fera lui aussi en voyant son petit-fils : rire. Que pourrait-il faire d'autre?

Oui, elle est heureuse, si heureuse d'avoir découvert ce programme. Pour une fois, elle a pu se délivrer de sa peur de la terrible madame Pocklin de l'hôtel Radisson. Depuis, elle est allée rejoindre son fils aussi souvent qu'elle a pu, soit pour préparer du bannock à la cuisine, soit pour aider les enfants à faire de la peinture avec les doigts ou à compter jusqu'à vingt en cri. Le fait de passer du temps en leur présence l'a délivrée de sa honte ou de son embarras de parler cri en public. Non, elle n'en a plus honte du tout. Elle n'a plus peur du tout. Elle est plutôt déterminée à ce que ses fils grandissent en parlant leur langue couramment et peut-être la transmettront-ils plus tard, le moment venu, à leurs propres enfants. C'est en partie ce qui l'a motivée (l'infatigable Burlene Baboojin a dû tout de même la prier un peu) à prendre part au comité directeur composé de parents qui se rencontrent une fois par mois pour aider à orienter le programme.

Ce faisant, elle a appris à connaître les parents des autres enfants ainsi que le drôle de vieil homme qui rit, Muskoosees



Kimatayayapiyipiyay. N'est-ce pas lui, après tout, qui l'a finalement encouragée à rencontrer la conseillère qui l'a guidée dans sa « crise familiale », qui l'a aidée à évacuer sa colère contre sa famille dans le nord, qui lui a fait réaliser que « son exclusion » était due autant à sa propre colère qu'à celle de sa famille? Oui, bien sûr, Burlene Baboojin, de même que deux autres parents du comité, l'ont pressée d'aller voir cette conseillère.

Mais c'est en fin de compte le vieil homme qui rit et sa si gentille amie Maggie Moonias qui l'en ont convaincue. Leurs paroles, en cri bien entendu, l'ont fait pleurer. Surtout quand ils ont commencé à parler de la mort des aînés et lui ont dit que cette visite pourrait être sa dernière chance de parler à son père et à sa mère. Il est vrai que ceux-ci ne vont pas bien. Camélia Ocheestatay ne lui a-t-elle pas rapporté, tout récemment, qu'on parle d'amputer l'autre jambe de Lazurus National? « Il dépérit », a dit Camélia Ocheestatay. Mais finalement, Dorothée a été convaincue par les aînés alors qu'ils étaient assis tous les trois dans un coin de la salle de jeu à regarder les enfants peindre avec leurs doigts. Les deux personnes âgées lui disaient : « Eehee, tageegeewewin, ooma Dorothée. Tageentay-amee-achik kitooteemak... » (« Oui Dorothée, tu dois aller chez toi. Tu dois aller chez toi et parler à tes parents, aux tiens. Ça fera du bien à Johnny. Ça fera du bien à tes enfants... »). Comment ne pas fondre en larmes après de telles paroles?

Elle détourne les yeux de la tête des garçons qui sautillent sur le siège devant elle. Elle n'a jamais vu Johnny tant sourire. Ou en si bonne santé : n'a-t-il pas grandi de huit centimètres au cours des cinq derniers mois?

Elle regarde par la fenêtre. Les terres agricoles cèdent la place à la forêt, aux régions vierges. Les lacs du nord manitobain les engloutissent. Ils lancent des appels.

« Achagoosis Falls, Achagoosis Falls, lui chantent-ils d'une voix de petit garçon, comme celle d'un pinson, une petite voix toute gaie, Achagoosis, Achagoosis, Achagoosis... »

Et puis, orientée là par le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones, elle est allée, avec son Johnny, au centre de services sociaux et a pris rendez-vous avec la conseillère. Puis elle l'a rencontrée, une sympathique femme blanche du nom de Mary Sanderson. Elle a dit à Dorothée National la même chose que les aînés lui avaient dite, et même un peu plus. Cette femme, Mary Sanderson, lui a dit à elle, Dorothée National, que sa propre colère la dévorait, que de plus,

si elle la gardait en elle, sa colère la tuerait à petit feu. En fait, Dorothée se rendait misérable. « Une mère malheureuse ne peut pas rendre ses enfants très heureux », avait ajouté, entre autres, la dame.

Johnny National était là et regardait sa mère. Il savait qu'elle souffrait. Il l'avait serrée très, très fort.

Oui, Dorothée National est heureuse d'avoir trouvé Burlene Baboojin et le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones. Elle est en route, en route vers Achagoosis Falls oui, mais également en route vers des jours meilleurs pour elle et ses fils. Peut-être qu'au retour elle trouvera une façon de suivre des cours du soir, de hausser son niveau de scolarité, et qu'elle obtiendra un meilleur travail. Surtout que Johnny National est sur le point d'entrer à la maternelle, prêt pour l'expérience comme jamais elle ne l'aurait cru possible.

Johnny National regarde par la fenêtre. Le soleil se couche. Il commence à faire sombre et il a sommeil. En réalité il dort presque. Dans son rêve, Lazurus National vient vers lui en flottant entre les arbres comme un vent doux et tiède. Et Lazurus National qui entre dans le monde des esprits au même moment, lui sourit.

Lazurus National lui dit d'une voix qui est comme le murmure d'une rivière : « Eehee, noos'sim. Kwayus igwa kagithow keegway taytapinigun. » (« Oui, mon petit-fils. Tout ira bien maintenant... »).

Et le petit Johnny National qui vole maintenant au-dessus de l'autobus dans sa cape de Superman, qui vole vers le nord, chez lui, comprend chaque mot que le vieux Lazurus lui dit.

**Fin**



**N**otre mission est d'aider les Canadiens et les Canadiennes à maintenir et à améliorer leur état de santé.

Santé Canada

Also available in English under the title: Johnny National, Superhero: a story about Aboriginal Head Start that could be true.

Le présent texte est disponible sur le Internet à l'adresse suivante :  
Http : [//www.hc-sc.gc.ca/hppb/enfance-jeunesse/eja/papa.htm](http://www.hc-sc.gc.ca/hppb/enfance-jeunesse/eja/papa.htm)

Courrier électronique : [ahs-papa@www.hc-sc.gc.ca](mailto:ahs-papa@www.hc-sc.gc.ca)

**On peut se procurer des exemplaires supplémentaires auprès de :**

Programme d'aide préscolaire aux Autochtones

Division de l'enfance et de l'adolescence

Santé Canada

Pré Tunney

Édifice Jeanne Mance

Localisateur d'address : 1909C2

Ottawa (Ontario) K1A 0K9

Pour demandes françaises : (613) 952-5845

Pour demandes anglaises : (613) 952-5845

Télécopieur : (613) 941-5492

Toute modification est interdite. Peut être reproduit sans autorisation.

Ce document est également offert sur demande sur disquette, en gros caractères, sur bande sonore ou en braille.

Traduit par Madeleine Smith.

Publication autorisée par le ministre de la Santé.

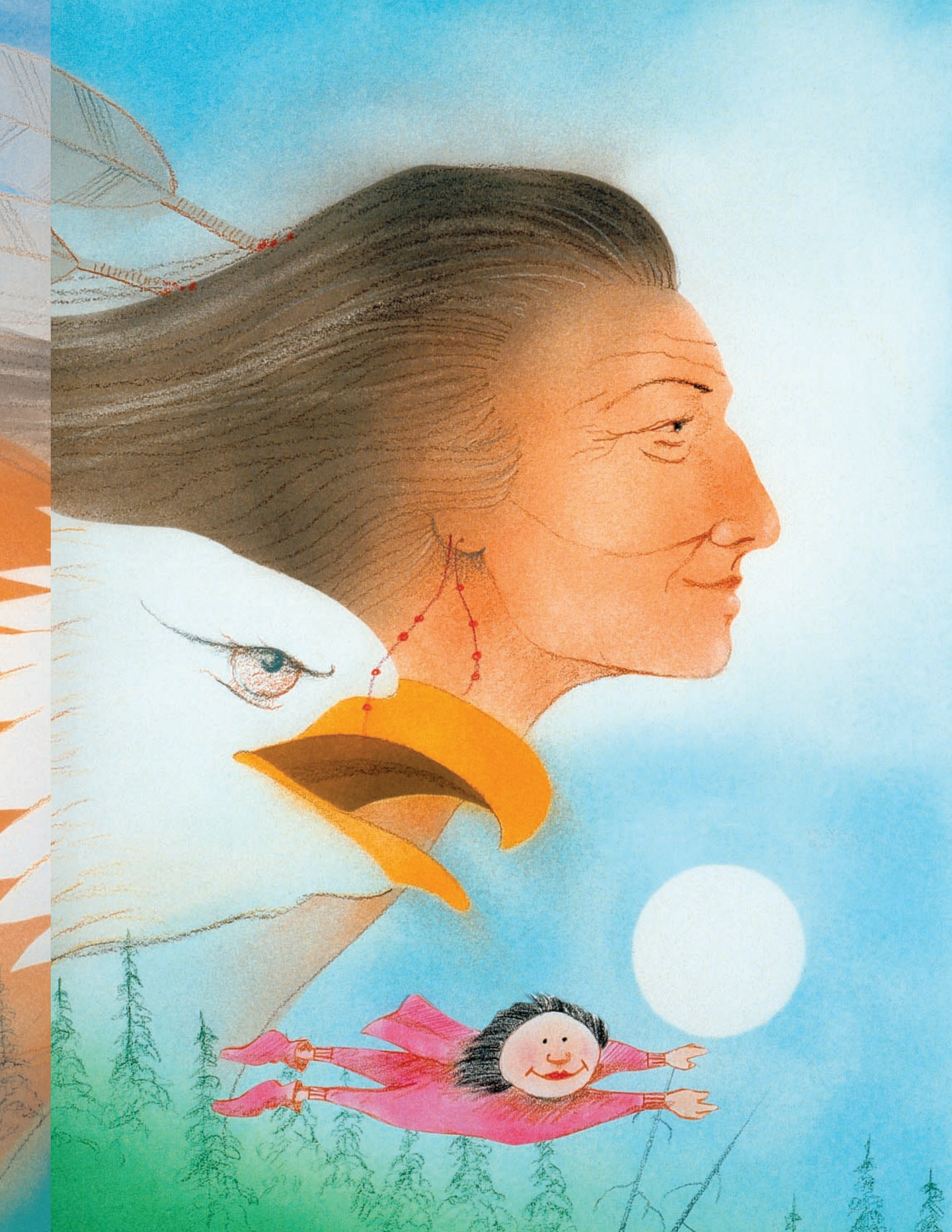
©Sa Majesté la Reine du Chef du Canada, représentée par le ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, 2001

N<sup>o</sup> de cat : H21-164/2001F

ISBN : 0-662-86007-1







## Tomson Highway

L'écrivain cri Tomson Highway est né sur le territoire de piégeage, à Brochet, dans le nord du Manitoba. Auteur réputé, il a remporté des prix pour ses œuvres théâtrales *The Rez Sisters* et *Dry Lips Oughta Move to Kapuskasing*. Son premier roman, *Kiss of the Fur Queen*, publié en 1998, a été mis en nomination pour le prix premier roman de *Chapters/Books in Canada* et pour le prix Libris du CBA pour la meilleure œuvre de fiction de l'année. En 2001, il reçoit un Prix d'excellence aux Autochtones pour ses réalisations dans le domaine des arts et de la culture. Selon Martin Bragg, producteur, « Tomson n'est pas seulement un exemple et une inspiration pour la communauté autochtone, c'est un Canadien qui nous invite tous au dépassement en tant qu'artistes et êtres humains. » Tomson Highway demeure à Toronto.



Photo : Claude Bouchard

## Leo Yerxa

Né en 1947 sur la réserve Little Eagle à proximité de Fort Frances dans le nord de l'Ontario, Leo Yerxa a écrit et illustré deux livres pour enfants. Sa première œuvre, *Last Leaf First Snowflake to Fall*, a été mise en nomination pour le prix littéraire du Gouverneur général et a remporté le prix Amelia Frances Howard-Gibbon, le Mr. Christie's Book Award ainsi que le prix Elizabeth Mrazik Cleaver.